

## *Une perle*

Richard Harenger était un homme heureux. Les pessimistes, l'Ecclésiaste en tête, ont beau dire : le cas n'est pas si rare en ce monde d'infortune. Mais Richard Harenger connaissait son bonheur, ce qui est bien exceptionnel. Le juste milieu dont les Anciens faisaient un si grand cas est passé de mode et ceux qui le cultivent sont en butte aux ironies discrètes des gens qui ne voient ni le prix de la modération ni la vertu du bon sens. Courtois et souriant, Richard Harenger se contentait de hausser les épaules. Libre à d'autres de vivre dangereusement, de brûler d'une ardeur dure et pure comme le diamant, de jouer leur destin sur un coup de poker, de marcher sur la corde raide qui conduit à la gloire ou au tombeau, de risquer leur vie pour l'amour d'une bonne cause, au service d'une passion, ou par goût de l'aventure. Il n'était ni jaloux de la célébrité qu'ils tiraient de leurs exploits ni enclin à les plaindre lorsque leurs grands efforts les menaient au désastre.

Mais l'on aurait tort d'en conclure que Richard Harenger était un égoïste et un homme au cœur sec. Prévenant et généreux, il était toujours prêt à aider un ami, et ses moyens lui permettaient de suivre son penchant à servir son prochain : à une fortune personnelle, s'ajoutait le traitement convenable qui rétribuait ses fonctions au ministère de l'Intérieur. Cet emploi, régulier, agréable, non dépourvu de responsabilités, lui allait comme un gant. Chaque jour, en quittant son bureau, il se rendait au cercle pour jouer au bridge pendant une heure ou deux et pratiquait le golf le samedi et le dimanche. Au cours

de ses vacances, qu'il passait à l'étranger, il descendait dans de bons hôtels, visitait les églises, les galeries, les musées. C'était un habitué des premières et il dînait souvent en ville. Ses amis l'appréciaient et trouvaient son commerce agréable : il était cultivé, bien informé et spirituel. De surcroît, sans être un Apollon, il était bien de sa personne : grand, svelte, cambré dans sa démarche, avec un visage mince et intelligent. Ses cheveux s'étaient clairsemés à l'approche de la cinquantaine, mais ses yeux bruns conservaient leur sourire et il avait encore toutes ses dents. D'une constitution robuste, il avait toujours pris grand soin de sa santé. Pourquoi donc ne se serait-il pas senti bien dans sa peau ? S'il avait eu, d'ailleurs, la moindre suffisance, il aurait pu se targuer de mériter son bonheur.

Il avait même eu la chance de franchir sans encombre la passe dangereuse et turbulente du mariage, où tant d'hommes vertueux et prudents font naufrage. Mariés par amour peu après vingt ans, sa femme et lui avaient quasiment filé le parfait amour durant quelques années, avant de se détacher peu à peu l'un de l'autre. Comme ils ne souhaitaient pas refaire leur vie, la question du divorce ne fut pas soulevée : les fonctions officielles de Richard Harenger auraient, d'ailleurs, rendu la chose inopportune. Mais, par commodité, grâce aux conseils de l'avoué de la famille, ils avaient mis sur pied un contrat de séparation qui laissait chacun d'eux libre de vivre à sa guise, sans ingérence de l'autre ; et ils s'étaient quittés sur des paroles d'estime et d'amitié.

Richard Harenger avait vendu sa maison de St John's Wood pour prendre un appartement proche de Whitehall, ce qui lui permettait de se rendre à pied au ministère. Ce logement comportait un petit salon autour duquel il avait disposé sa bibliothèque, une salle à manger juste assez grande pour accueillir son mobilier de style Chippendale, une belle chambre à coucher pour son usage personnel, et deux chambres de bonnes que la cuisine séparait des autres pièces. Parmi ses domestiques de St John's Wood, trop nombreux désormais, il n'avait conservé que la cuisinière, qu'il employait depuis plusieurs années, et avait fait appel à un bureau de placement pour trouver une femme de chambre capable de servir à table. Comme il savait très bien ce qu'il voulait, il avait pu formuler dans le détail ses exigences auprès de la directrice. Il cherchait une personne pas trop jeune, non seulement parce que les jeunes femmes sont écervelées, mais encore parce qu'en dépit de son âge mûr et de ses principes moraux, il voulait éviter les commérages, à commencer par ceux du concierge et des commerçants. Pour sa réputation comme pour celle de son employée, il estimait que la candidate devait avoir passé l'âge de faire des bêtises. D'autre part, elle devait savoir astiquer l'argenterie. Il avait toujours été amateur d'argenterie ancienne : des couverts qui avaient appartenu à une femme de qualité au temps de la reine Anne méritaient bien d'être traités avec amour et considération. D'un naturel hospitalier, il aimait, une fois par semaine, donner un petit dîner de quatre à huit couverts. Assuré que sa cuisinière préparerait un repas savoureux, il attendait de sa

nouvelle employée de maison un service efficace et rapide. Ensuite, l'entretien de ses affaires devait être impeccable. Il s'habillait bien, d'une façon qui convenait à son âge et à son rang social, et souhaitait qu'on prît grand soin de ses vêtements. La femme de chambre qu'il cherchait devait savoir refaire le pli d'un pantalon, repasser une cravate, faire briller parfaitement ses chaussures. Ce dernier point lui tenait à cœur : il avait le pied petit et ne portait que des souliers d'une forme irréprochable. Il en avait tout un assortiment et exigeait qu'on y remît les tendeurs dès qu'il venait de les quitter. Enfin, il fallait que son appartement fût maintenu propre et net. Il allait de soi que la candidate devait être d'une moralité parfaite, sérieuse, honnête, digne de confiance et d'un physique agréable. En contrepartie, il était prêt à lui verser de bons gages, à lui laisser du temps libre dans des limites raisonnables et à lui payer de longues vacances. La directrice du bureau de placement l'écouta sans sourciller. A coup sûr, lui dit-elle, elle pourrait lui trouver la personne qu'il fallait : mais la kyrielle des candidates qu'elle lui adressa montra bien qu'elle n'avait pas écouté un traître mot de son exposé. Il prit la peine de les recevoir toutes personnellement. Certaines étaient manifestement incapables, d'autres, d'un genre trop déluré ; il y en avait de trop âgées, il y en avait de trop jeunes ; d'autres encore n'avaient pas la bonne présentation qu'il estimait indispensable : aucune d'entre elles ne l'incita même à la prendre à l'essai. Poli et prévenant selon son caractère, il déclina leurs offres de service en s'excusant avec une courtoisie souriante. Il était prêt à subir ce défilé jusqu'à ce qu'il trouvât la femme de chambre idoine.

Il est curieux de voir que, dans l'existence, les perfectionnistes parviennent très souvent à leurs fins. En refusant tout net ce que l'on peut avoir, on finit très probablement, d'une manière ou d'une autre, par avoir ce que l'on veut. Comme si la fortune, face au parfait idiot qui cherche la perfection, décidait, par un caprice de femme, de la lui apporter sur un plateau. Un beau jour, le concierge de l'immeuble où logeait Harenger lui dit de but en blanc :

— Il paraît, Monsieur, que vous cherchez une femme de chambre ? Je connais quelqu'un de libre qui pourrait vous convenir.

En la matière, Richard Harenger avait le bon sens d'accorder plus de prix à l'opinion d'un autre employé de maison qu'à celle d'un employeur.

— C'est une personne très comme il faut, je peux vous le garantir. Elle a occupé de très bonnes places.

— Je compte rentrer vers sept heures ce soir pour me changer. Je pourrais la recevoir à ce moment-là si ça lui convient.

— Très bien, Monsieur. Je me charge de lui faire la commission.

Ce soir-là, cinq minutes tout au plus après son retour, la sonnette retentit. Après avoir ouvert la porte, la cuisinière vint lui annoncer que la personne dont le concierge lui avait parlé venait se présenter.

— Faites-la entrer, dit-il.

Il augmenta l'éclairage de la pièce pour mieux juger de l'allure de la

candidate et quitta son fauteuil pour s'installer debout, le dos à la cheminée. Une femme franchit la porte du salon et s'immobilisa aussitôt dans une attitude respectueuse.

— Bonjour, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

— Elisabeth, Monsieur.

— Quel âge avez-vous ?

— J'ai trente-cinq ans, Monsieur.

— Ma foi, c'est un âge raisonnable.

Il tira une bouffée de sa cigarette et considéra son interlocutrice d'un air réfléchi. Elle était plutôt grande, presque de sa taille : elle devait porter des talons hauts. Sa robe noire convenait à son état. D'un bon maintien, elle avait, de surcroît, un visage agréable et un teint assez vif.

— Voulez-vous ôter votre chapeau ?

En lui obéissant, elle découvrit des cheveux châtain clair, coiffés avec soin et de façon seyante. Ni trop grosse ni trop maigre, elle semblait vigoureuse et rayonnait de santé. Une fois revêtue d'un uniforme *ad hoc*, elle devrait faire très bon effet. Sans être d'une beauté embarrassante, elle ne manquait pas de charme : si elle avait appartenu à un milieu plus relevé, on aurait presque pu lui trouver de la prestance. Il entreprit de lui poser une série de questions auxquelles elle répondit de façon satisfaisante. Elle avait quitté sa dernière place pour une bonne raison. Elle avait appris d'un maître d'hôtel comment servir à table et semblait avertie de ce qu'elle aurait à faire. Dans sa dernière maison, elle avait eu deux autres femmes de chambre sous ses ordres, mais ne voyait pas d'inconvénient à prendre soin de l'appartement toute seule. Elle avait déjà assuré un service de valet de chambre auprès d'un monsieur qui l'avait envoyée au préalable apprendre chez un tailleur à repasser les costumes. La réserve dont elle faisait preuve était dénuée de timidité ou de gaucherie. Aux questions que Richard lui adressait posément, de son ton affable, elle répondait sans s'émouvoir et avec modestie. Très favorablement impressionné, il lui demanda ses références, qu'il trouva excellentes.

— Écoutez, lui dit-il, je ne demande qu'à vous engager. Mais j'ai horreur du changement : ma cuisinière est à mon service depuis douze ans. Si vous faites mon affaire et si la place vous plaît, j'espère que vous la garderez. Comprenez-moi, je ne voudrais pas que vous veniez me dire dans trois ou quatre mois que vous me quittez pour vous marier.

— N'ayez crainte, Monsieur. Je suis veuve. Pour une femme dans ma situation, je trouve que le mariage n'est pas une aubaine. Mon mari n'a rien fait de ses dix doigts depuis le jour où je l'ai épousé jusqu'à celui de sa mort et j'ai dû l'entretenir. Ce que je veux à présent, c'est une bonne place.

— J'abonde dans votre sens, répondit-il en souriant. Le mariage c'est très bien en soi, mais il ne faudrait pas en faire une habitude.

Elle eut la bienséance de ne pas répondre et attendit sans rien dire qu'il lui fit part de sa décision. Elle semblait peu inquiète du résultat :

si elle était aussi capable qu'elle en avait l'air, elle devait bien savoir qu'elle n'aurait aucun mal à trouver un emploi. Il précisa le montant des gages qu'il était prêt à verser, et la somme mentionnée sembla la satisfaire. Mais, quand il voulut la mettre au courant de son service, elle lui donna à entendre qu'elle savait déjà à quoi s'en tenir : il en conclut, avec plus d'amusement que de surprise, qu'elle avait fait sa petite enquête avant de se présenter. Voilà qui témoignait de sa prudence et de son sens pratique.

— Le cas échéant, quand pourriez-vous débiter ? Je n'ai personne pour l'instant. La cuisinière se débrouille comme elle peut avec l'aide d'une femme de ménage mais j'aimerais régler cette question le plus tôt possible.

— A vrai dire, Monsieur, je comptais me donner une semaine de vacances mais, pour vous être agréable, je veux bien m'en passer. Je pourrais commencer dès demain si ça vous arrangeait ?

Richard Harenger lui adressa son aimable sourire :

— Pas question de vous priver de vos vacances. Vous deviez les attendre impatiemment. Je peux fort bien prolonger l'état de choses actuel une semaine de plus. Ne prenez le service qu'après votre congé.

— Je remercie beaucoup Monsieur. Demain en huit conviendrait-il ?

— Parfaitement.

Après son départ, Richard Harenger fut content de sa journée. N'avait-il pas trouvé la personne qu'il fallait ? Il sonna la cuisinière pour lui dire qu'il venait enfin d'engager une femme de chambre.

— Je crois que Monsieur en sera content, dit-elle. Elle est venue bavarder avec moi cet après-midi et j'ai vu tout de suite qu'elle connaissait bien son affaire. Et ce n'est pas une tête en l'air.

— Nous verrons à l'usage, Mrs. Jeddy. J'espère que vous m'avez présenté à elle sous un bon jour ?

— Ma foi, j'ai dit que Monsieur était exigeant, et qu'il n'aimait pas les à-peu-près.

— C'est vrai !

— Elle m'a répondu qu'elle n'avait rien contre, qu'elle aimait un patron qui savait faire la différence : on n'a pas de plaisir, qu'elle m'a dit, à bien faire les choses s'il n'y a personne pour s'en apercevoir. A croire qu'elle mettra tout son amour-propre à donner satisfaction.

— J'y compte bien. Je crois que nous aurions pu tomber plus mal.

— Comme dit Monsieur, c'est déjà ça. Pour le reste, on ne connaît pas le pâté à la croûte. Mais, si Monsieur me demande mon avis, je parierais que cette femme est une perle.

Il se trouva que c'était le mot juste. Jamais homme ne fut mieux servi. Elisabeth avait une façon de faire reluire les chaussures qui tenait du miracle : quand le soleil brillait, Harenger partait le matin pour son bureau d'un pas plus allègre à l'idée qu'on aurait presque pu se mirer dans ses bottines. Elle prenait si grand soin de ses costumes que ses collègues du ministère commencèrent à le chiner, prétendant qu'il était l'homme le mieux habillé de la Fonction publique.

Un jour qu'il était rentré à l'improviste, il découvrit une rangée de chaussettes et de mouchoirs qui séchaient sur un fil dans la salle de bains. Il appela Elisabeth.

— Est-ce donc vous, Elisabeth, qui lavez mes chaussettes et mes mouchoirs ? Vous devez pourtant avoir assez à faire par ailleurs ?

— Ce petit linge revient de la blanchisserie dans un tel état ! Si Monsieur me le permet, j'aime autant m'en charger.

Elle savait précisément quelle tenue serait dans la note, et n'avait pas besoin de lui demander si, pour une réception, il fallait préparer un smoking avec une cravate noire ou un habit avec une cravate blanche. Quand il se rendait à une soirée où le port de ses décorations était de rigueur, il ne manquait jamais de trouver leur brochette soigneusement accrochée à sa boutonnière. Il renonça bientôt à sortir, le matin, de son armoire la cravate qu'il voulait porter : à quoi bon, puisque, immanquablement, elle lui préparait celle que lui-même aurait prise ? Jamais le bon goût de sa femme de chambre n'était en défaut. Elle devait lire ses lettres pour être au courant de ses occupations. S'il avait oublié l'heure d'un rendez-vous, il n'avait pas besoin de consulter son agenda : Elisabeth pouvait le renseigner. Au téléphone, elle savait sur quel ton il convenait de répondre. Sauf à l'égard des commerçants, avec qui il lui arrivait d'être cassante, sa politesse ne se démentait pas : mais dans une gamme qui variait considérablement selon qu'il s'agissait de gens de lettres connus de son patron ou de l'épouse d'un ministre en titre. Elle savait d'instinct avec qui Harenger avait envie de causer et quel appel devait l'importuner. Installé au salon, il l'entendait, parfois, répondre placidement et d'un ton convaincu : « Monsieur est sorti. » Puis elle venait lui dire que Madame Une Telle avait appelé, mais qu'elle-même avait cru comprendre qu'il ne souhaitait pas être dérangé.

— Vous avez très bien fait, Elisabeth, lui répondait-il en souriant.

— Je savais qu'elle voulait seulement relancer Monsieur à propos de cette soirée musicale.

Les amis d'Harenger prenaient rendez-vous avec lui par l'intermédiaire de sa femme de chambre, qui le mettait au courant quand il rentrait le soir.

— Mrs. Soames a téléphoné pour inviter Monsieur à déjeuner avec elle le jeudi 8, mais je lui ai dit qu'à son grand regret ce n'était pas possible vu qu'il devait déjeuner ce jour-là avec Lady Versinder. Par ailleurs, j'ai eu un appel de Mr. Oakley : il conviait Monsieur à un cocktail au Savoy, mardi prochain à dix-huit heures. J'ai répondu que vous feriez l'impossible pour vous y rendre mais que, peut-être, vous seriez obligé d'aller chez le dentiste.

— Vous avez très bien fait.

— Il m'a semblé que ça vous laisserait les coudées franches, le jour venu.

L'appartement brillait comme un sou neuf. Un jour, peu après qu'il eut engagé Elisabeth, Richard, au retour d'un congé, vit, en prenant

un volume sur une étagère, qu'on l'avait épousseté. Il sonna sa domestique.

— J'ai oublié de vous dire en partant de ne toucher à mes livres sous aucun prétexte. Quand on enlève un livre d'un rayon pour le dépoussiérer, on ne le remet jamais à la bonne place. Ça ne me gêne pas d'avoir des livres sales, mais j'ai horreur de ne pas les retrouver.

— Que Monsieur ne m'en veuille pas, lui dit Elisabeth. Je sais que certains Messieurs tiennent beaucoup au rangement de leurs livres, c'est pourquoi j'ai veillé à remettre chaque volume là où je l'avais pris.

Un coup d'œil circulaire rassura Harenger : pour autant qu'il pouvait en juger, tous ses livres figuraient à leur place habituelle. Il s'excusa en souriant.

— Monsieur doit savoir qu'ils n'étaient pas à prendre avec des pincettes. Rien que d'en ouvrir un, on avait les mains noires.

Manifestement, l'argenterie d'Harenger n'avait jamais été si bien entretenue. Il tint à la complimenter.

— Je dois vous dire, lui expliqua-t-il, qu'elle date en grande partie du temps de la reine Anne ou du règne de George I<sup>er</sup>.

— Oui, Monsieur, je le savais. Quand on a de si belles choses à entretenir, on prend beaucoup de plaisir à le faire comme il faut.

— Vous avez un don remarquable pour faire l'argenterie. Je n'ai jamais eu un maître d'hôtel qui s'y prenne aussi bien.

— Les femmes ont plus de patience, répondit-elle d'un air modeste.

Dès qu'il avait eu le sentiment qu'Elisabeth avait pris la routine de la maison, Harenger avait relancé les petites réceptions qu'il aimait à donner une fois par semaine. Il avait déjà eu l'occasion de remarquer qu'elle servait bien à table mais il exulta en voyant avec quelle compétence elle savait prendre soin de ses invités. Elle était vive, silencieuse, empressée. A peine un convive avait-il besoin de quoi que ce soit, qu'elle était près de lui pour le satisfaire. Elle ne mit pas longtemps à découvrir les goûts des intimes : elle n'oubliait jamais que tel d'entre eux préférait son whisky à l'eau plate plutôt qu'à l'eau de Seltz et que tel autre, dans un gigot d'agneau, aimait par-dessus tout qu'on lui serve la souris. Elle connaissait la température exacte jusqu'à laquelle on peut rafraîchir un vin du Rhin sans le rendre insipide, et savait combien de temps un bordeaux doit être chambré pour livrer son bouquet. C'était un plaisir de voir avec quelle adresse elle vidait dans les verres une bouteille de bourgogne sans en remuer le fond. Un jour, le vin qu'elle apporta n'était pas celui que Richard lui avait demandé : il lui en fit le reproche sur un ton assez vif.

— Je dois dire à Monsieur qu'en ouvrant la bouteille je me suis aperçue qu'elle sentait un peu le bouchon. C'est pour ça que j'ai pris le chambertin : ça m'a semblé plus sûr !

— Vous avez très bien fait, Elisabeth.

Il ne tarda pas à lui laisser carte blanche pour le choix des boissons : il s'était rendu compte qu'elle connaissait parfaitement les goûts de ses

amis. S'il lui semblait avoir affaire à des gourmets, et sans qu'il eût besoin de rien lui dire, elle sortait les bouteilles de derrière les fagots et le plus vieux cognac. Mais, estimant que peu de femmes ont le palais fin, elle profitait parfois d'une tablée mixte pour servir le champagne sur le point de s'éventer. Avec le sens inné des domestiques anglais, elle savait à quel monde appartenaient les gens : elle reconnaissait un parvenu sous le titre nobiliaire ou l'étalage de la richesse. Mais, parmi les amis d'Harenger, elle avait ses têtes et, quand l'un de ses favoris était invité, elle prenait l'air d'un chat qui vient d'avaler un canari pour lui apporter l'une des bouteilles que son patron gardait en réserve pour les grandes occasions, ce qui le faisait rire :

— Mon cher, s'écriait-il, je vois qu'Elisabeth vous a à la bonne ! Elle ne sert pas ce vin-là à n'importe qui !

Elisabeth fut bientôt connue comme le loup blanc : elle passait pour incomparable et l'on jalousait Harenger de l'avoir à son service, plus encore que pour tous ses autres privilèges. Elle n'avait pas de prix. Quand il entendait chanter ses louanges, Richard rayonnait et se rengorgeait :

— Les bons maîtres font les bons valets, disait-il avec enjouement.

Un soir de réception, après qu'elle eut tourné les talons pour laisser ces messieurs déguster leur porto, la conversation se porta sur Elisabeth.

— Ce sera un rude coup quand elle vous quittera !

— Pourquoi me quitterait-elle ? Une ou deux personnes ont déjà essayé de me la souffler, mais elle les a envoyées paître. Elle connaît son bonheur.

— Un de ces jours, elle se mariera.

— Je ne crois pas que ce soit son genre.

— Elle est bien de sa personne.

— Oui, elle présente pas mal.

— Vous plaisantez ! C'est une très belle femme. Si ç'avait été une femme du monde, on aurait célébré sa beauté et les journaux se seraient disputé sa photographie.

Comme Elisabeth arrivait alors avec le café, Richard Harenger la contempla. A force de la voir quotidiennement, une minute par-ci, une minute par-là, depuis, mais oui, depuis quatre ans — fichtre ! comme le temps passe ! — il avait franchement oublié de quoi elle avait l'air. Elle semblait n'avoir guère changé depuis leur première rencontre. Elle n'avait ni grossi ni perdu son teint vermeil, et son visage aux traits réguliers demeurait à la fois alerte et réservé. Son uniforme noir l'avantageait. Elle sortit.

— En tout cas, c'est une employée de maison idéale.

— Comment ne le saurais-je pas, répondit Harenger. Elle a toutes les vertus. Sans elle, je ne sais pas ce que je ferais. Le plus drôle c'est qu'elle m'inspire assez peu de sympathie.

— Pourquoi ?

— Je crois que c'est parce qu'elle m'ennuie un peu. Voyez-vous, elle n'a aucune conversation. J'ai souvent essayé de causer avec elle :



elle répond quand je lui parle, un point c'est tout. En quatre ans, pas une seule opinion spontanée n'est tombée de ses lèvres. Je ne sais rien d'elle : même pas si elle éprouve de l'affection pour moi ou l'indifférence la plus totale. C'est un parfait robot. Je l'estime à son juste prix et j'ai confiance en elle. Elle a toutes les qualités du monde et je me suis souvent demandé comment il se fait qu'en dépit de tout cela, je ne ressente pour elle qu'une grande indifférence. Ce doit être parce qu'elle manque entièrement de charme.

Sur quoi, ils passèrent à un autre sujet.

Deux ou trois jours plus tard, Richard Harenger dînait seul à son cercle : c'était le jour de sortie d'Elisabeth et personne ne l'avait invité à dîner. Un chasseur vint lui faire une commission : on venait de lui téléphoner de son appartement pour lui faire dire qu'il était parti en oubliant ses clefs. Fallait-il les lui apporter en taxi ? En portant la main à sa poche, Richard se rendit compte que l'on avait dit vrai. Par extraordinaire, quand il s'était changé avant d'aller dîner, il avait omis de remettre le trousseau dans la poche de son complet de serge blanc. Il s'était proposé de faire un bridge au cercle mais ce n'était pas un jour d'affluence, et il aurait du mal à trouver des partenaires convenables : pourquoi ne pas en profiter pour aller voir un film dont il avait entendu parler ? Il fit donc répondre par le chasseur qu'il repasserait lui-même, dans une demi-heure, prendre ses clefs à l'appartement.

Quand il sonna, ce fut Elisabeth qui lui ouvrit la porte. Elle tenait le trousseau à la main.

— Comment se fait-il que vous soyez là ? s'étonna-t-il. Je croyais que c'était votre jour de sortie ?

— En effet, Monsieur. Mais, comme je n'avais pas envie de sortir, j'ai proposé à Mrs. Jeddy de le faire à ma place.

— Vous devriez sortir quand vous en avez l'occasion, lui dit-il avec sa prévenance habituelle. Ce n'est pas bon pour vous d'être toujours cloîtrée.

— Je descends de temps en temps pour faire des courses mais, depuis un mois, je ne suis pas sortie le soir.

— Je me demande bien pourquoi ?

— Vous savez, ce n'est pas tellement drôle de sortir toute seule, et il se trouve que, ces temps-ci, je ne connais personne dont la compagnie me tente beaucoup.

— Vous devriez vous divertir de temps en temps. Cela vous ferait du bien.

— J'en ai perdu l'habitude, je ne sais pas trop pourquoi.

— Écoutez, je vais au cinéma. Est-ce que ça vous plairait de m'accompagner ?

Son offre, impulsive, lui était dictée par son bon cœur ; à peine l'avait-il formulée qu'il commença à se mordre les lèvres.

— Certainement, Monsieur, lui répondit-elle.

— Dans ce cas, dépêchez-vous d'aller mettre un chapeau.

— Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle disparut. Harenger entra au salon et alluma une cigarette. La situation l'amusait et ne manquait pas de charme : n'est-il pas agréable de pouvoir faire plaisir à si peu de frais ? C'était bien dans le genre d'Elisabeth de n'avoir marqué aucune surprise et d'avoir accepté sans hésitation. L'attente de Richard ne dura guère plus de cinq minutes et, quand elle revint, il nota qu'elle s'était changée. Elle portait une robe bleue, sans doute en rayonne, avec un petit chapeau noir, relevé par une broche assortie à la robe, et un renard argenté autour du cou. Il fut rassuré de voir que sa toilette n'était ni trop minable ni tapageuse. Qui aurait pu, en les voyant ensemble, se douter qu'il avait sous les yeux un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur amenant sa femme de chambre au cinéma ?

— Que Monsieur me pardonne de l'avoir fait attendre.

— Ce n'est vraiment pas grave, répondit-il, bon prince.

Il lui ouvrit la porte et elle passa la première. L'anecdote rebattue au sujet de Louis XIV et de son courtisan lui revint à l'esprit et il sut gré à Elisabeth de l'avoir précédé sans faire de manières. Comme le cinéma où ils allaient n'était pas bien loin, ils s'y rendirent à pied. Harenger parla de la pluie et du beau temps, de l'état de la chaussée, du régime hitlérien : elle lui donnait la réplique de façon adéquate. Quand ils entrèrent dans la salle, le dessin animé commençait : c'était un Mickey, qui les mit en joie. Depuis quatre ans qu'elle était à son service, Richard Harenger n'avait jamais noté même l'esquisse d'un sourire sur les lèvres de sa femme de chambre : ses joyeux éclats de rire le divertissaient fort. Il jouissait du plaisir qu'elle éprouvait. Puis l'on projeta le grand film, qui était de qualité, et dont le suspense les tint en haleine. Quand il sortit son porte-cigarettes, il le tendit machinalement à Elisabeth.

— Merci, Monsieur, dit-elle en prenant une cigarette.

Il l'alluma pour elle. Les yeux fixés sur l'écran, elle ne prêta pour ainsi dire pas attention à son geste. A la fin du film, ils ressortirent, noyés dans la foule des spectateurs, et reprirent le chemin de la maison. Les étoiles brillaient dans un ciel sans nuages.

— Est-ce que le film vous a plus ? demanda-t-il.

— Énormément, Monsieur, je me suis régalée.

Une idée traversa l'esprit de Richard :

— A propos, avez-vous dîné ?

— Non, Monsieur, je n'ai pas eu le temps.

— Vous devez mourir de faim ?

— Je prendrai une collation de pain et de fromage en rentrant et je ferai couler ça avec une tasse de chocolat.

— Ça ne me paraît pas très alléchant.

Il y avait de la gaieté dans l'air : la foule qu'ils côtoyaient ou croisaient semblait pleine d'allégresse. Quand le vin est tiré, se dit-il...

— Écoutez, Elisabeth, est-ce que ça vous tenterait de venir souper avec moi quelque part ?

— Si Monsieur le désire.

— Suivez-moi !

Il appela un taxi. La conscience qu'il prenait de sa belle philanthropie ne manquait pas de charme. Il donna au chauffeur l'adresse d'un restaurant d'Oxford Street : bien que l'ambiance y fût joyeuse, il ne risquait pas d'y rencontrer des relations personnelles. Il y avait un orchestre : Elisabeth trouverait distrayant de regarder les danseurs. Dès qu'ils s'attablèrent, un garçon vint prendre leur commande.

— Voulez-vous que nous prenions le menu à prix fixe ? lui proposait-il, persuadé qu'elle préférerait ne pas avoir à choisir. Que boirez-vous ? un vin blanc ?

— J'ai plutôt envie d'une bière au gingembre, répondit-elle.

Pour lui-même, Harenger commanda un whisky soda. Elle mangea de bon appétit et, bien qu'il n'eût guère faim, il fit honneur au souper pour la mettre à son aise. Le film qu'ils venaient de voir leur donnait un sujet de conversation. Ce que les amis de Richard avaient dit quelques jours plus tôt était très juste. Elisabeth n'était pas mal du tout : il n'aurait pas eu honte d'être vu avec elle. Ça ferait une bonne histoire à raconter à ses intimes, cette sortie au cinéma avec l'incomparable Elisabeth, suivie d'une invitation, au restaurant. Elisabeth esquissait un sourire en regardant les couples évoluer.

— Aimez-vous la danse ? lui demanda-t-il.

— Je me défendais très bien dans ma jeunesse. Mais j'ai pour ainsi dire cessé de danser après mon mariage. Mon mari était un peu plus petit que moi et, je ne sais pas pourquoi, il m'a toujours semblé que, quand le cavalier n'est pas plus grand que sa partenaire, ça faisait ridicule. Monsieur doit me comprendre. Bientôt, d'ailleurs, je crois bien que j'aurai passé l'âge.

A n'en pas douter, Richard était plus grand que sa femme de chambre. Ils n'auraient pas l'air ridicule. Il était bon danseur. Pourtant, il hésita à inviter Elisabeth : n'allait-il pas l'embarrasser ? Peut-être valait-il mieux ne pas aller trop loin. Mais, après tout, qu'y aurait-il de mal ? Elle menait une vie si monotone. Si l'invitation qu'il allait lui faire lui semblait inconvenante, il comptait sur son bon sens à elle pour la décliner sous quelque bon prétexte.

— Est-ce que ça vous tenterait de faire un tour de piste ? lui demanda-t-il, au moment où l'orchestre attaquait un autre air.

— Il faut que Monsieur sache que je suis très rouillée.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Si ça ne gêne pas Monsieur, dit-elle avec flegme en se levant.

Nullement intimidée, elle avait seulement craint de ne pas pouvoir le suivre. Une fois sur la piste, il se rendit compte qu'elle y était à l'aise.

— Mais vous dansez à la perfection, Elisabeth !

— Ça me revient petit à petit.

Malgré sa grande taille, elle se déplaçait avec légèreté et avait un sens inné du rythme. Danser avec elle était un régal ! En jetant un coup d'œil dans l'une des glaces qui recouvraient les murs du restaurant, il ne put s'empêcher de penser qu'ils formaient un beau couple. Leurs

yeux se rencontrèrent dans la glace et il se demanda si elle n'était pas en train de se dire la même chose. Après qu'ils eurent encore dansé deux fois ensemble, Harenger lui proposa de rentrer. Il paya l'addition et ils sortirent. Il remarqua qu'elle n'avait nullement l'air emprunté en se frayant un chemin à travers la foule. Ils prirent un taxi qui les ramena à la maison au bout de dix minutes.

— Je vais monter par l'escalier de service, Monsieur, dit Elisabeth.

— Pour quoi faire ? Vous pouvez prendre l'ascenseur avec moi.

Au passage, il jeta au portier de nuit un coup d'œil assez réfrigérant pour lui ôter l'envie de se poser des questions sur son retour tardif en compagnie de sa femme de chambre. Il ouvrit la porte de son appartement avec son propre passe pour faire entrer Elisabeth.

— Eh bien, bonsoir, Monsieur, dit-elle. Je remercie beaucoup Monsieur. C'était vraiment très bien.

— C'est à moi de vous remercier, Elisabeth. Sans vous, j'aurais passé tout seul une soirée ennuyeuse. J'espère que cette sortie vous a vraiment distraite ?

— Pour ça, oui, Monsieur, et plus que je ne saurais le dire !

C'était une réussite. Richard Harenger était content de lui, fier de sa générosité. Il lui était bien doux d'avoir su procurer un plaisir aussi vif et sincère. Sa propre bienveillance lui réchauffa le cœur, l'emplit momentanément d'un grand amour pour toute la race humaine.

— Bonne nuit, Elisabeth, dit-il et, dans l'excès de son bonheur et de sa bonne conscience, il l'embrassa sur les lèvres.

Les lèvres d'Elisabeth étaient très douces. Loin de se dérober, elle lui rendit son baiser avec l'ardeur cordiale d'une femme robuste, dans la fleur de l'âge. Et quand, dans la douceur de l'instant, il la serra plus fort contre lui, elle lui passa les bras autour du cou.

En règle générale, c'était Elisabeth qui tirait Richard de son sommeil en lui apportant le courrier mais, le lendemain matin, une sensation curieuse qu'il ne s'expliquait pas l'éveilla dès sept heures et demie. Alors qu'il dormait, d'ordinaire, avec deux oreillers, il s'aperçut soudain qu'il en avait un seul. La mémoire lui revint dans un sursaut et il tourna la tête : le second oreiller reposait près du sien. Dieu merci, il était inoccupé, mais l'on voyait bien qu'il avait servi. Le désespoir envahit Harenger qui fut pris de sueurs froides.

— Grand Dieu, s'écria-t-il tout haut, quel idiot j'ai pu être !

Comment avait-il pu se montrer si stupide ? Il ne comprenait vraiment pas ce qui l'avait pris ! N'était-il pas le dernier homme à rechercher des amours ancillaires ! C'était indigne de son âge et de sa position. Pour n'avoir pas entendu Elisabeth se glisser hors du lit, il devait dormir à poings fermés. Et il n'avait même pas l'excuse d'avoir eu pour elle une vive inclination : ce n'était pas son genre de femme et, comme il l'avait dit l'autre soir, il la trouvait plutôt ennuyeuse. Même à présent, il ne la connaissait que par son prénom de domestique : il avait complètement oublié son nom de famille. Quelle folie ! Et

maintenant, qu'allait-il arriver ? La situation était impossible. Il allait de soi qu'il ne pouvait pas la garder chez lui ; et pourtant, la congédier pour une faute dont il partageait la responsabilité lui semblait très injuste. Quel imbécile il faisait : perdre ainsi la crème des femmes de chambre pour une heure d'égarement !

— Tout ça, je le dois à mon foutu bon cœur, gémit-il.

Jamais il ne retrouverait une femme de chambre capable d'entretenir aussi bien ses vêtements, de faire briller son argenterie d'un tel éclat. Elle savait les numéros de téléphone de tous ses amis et s'y connaissait en vins. Mais pas question qu'elle restât à son service. Elle devait bien se rendre compte elle-même qu'après ce qui s'était passé, plus rien ne serait jamais comme avant. Il comptait lui faire un cadeau généreux et lui donner le meilleur des certificats. D'un instant à l'autre, il la verrait entrer dans la chambre. Allait-elle se montrer espiègle ou bien effrontée ? Ou encore, se donnerait-elle de l'importance ? Peut-être même ne prendrait-elle pas la peine de lui apporter le courrier ? Ce serait affreux d'avoir à sonner et de voir arriver la cuisinière pour lui dire : « Elisabeth n'est pas encore debout, Monsieur, elle fait la grasse matinée pour se reposer de la soirée d'hier. »

— J'ai vraiment été le dernier des imbéciles et je me suis comporté comme un triste mufle, gémit-il.

On frappa à la porte. Il était dans les transes.

— Entrez.

Richard Harenger était très malheureux.

Elisabeth entra comme la pendule sonnait. Elle portait la robe d'indienne qu'elle mettait d'habitude en début de journée.

— Bonjour, Monsieur, dit-elle.

— Bonjour.

Elle tira les rideaux de la chambre avant de lui remettre ses lettres et ses journaux. Son visage était imperturbable, son allure inchangée. Ses gestes étaient comme toujours calculés, efficaces. Elle n'évitait pas le regard de Richard mais ne le cherchait pas non plus.

— Monsieur compte-t-il mettre son costume gris ? Il est revenu hier de chez le tailleur.

— Oui.

Tout en faisant mine de lire ses lettres, il la surveillait par en dessous. Elle avait le dos tourné. Elle prit son gilet de flanelle et son caleçon qu'elle replia avant de les déposer provisoirement sur une chaise. Elle retira les boutons de manchette de la chemise qu'il portait la veille et les mit à une chemise propre. Elle lui sortit une autre paire de chaussettes qu'elle posa sur un siège avec des jarretières de la même couleur. Puis, sortant le costume gris, elle fixa les bretelles au pantalon et eut un temps de réflexion pour choisir dans l'armoire une cravate assortie. Elle prit sur le bras le costume de la veille et ramassa les chaussures de sa main libre.

— Monsieur désire-t-il déjeuner tout de suite ou prendre son bain d'abord ?

— Je vais déjeuner tout de suite.

— Très bien, Monsieur.

De son pas mesuré et tranquille, elle sortit placidement. Son visage, comme toujours empreint de sérieux, n'avait rien perdu de son air de respect et de retenue. Ce qui s'était produit aurait pu être un rêve. Rien dans le comportement d'Elisabeth n'indiquait qu'elle avait conservé le moindre souvenir de la nuit précédente.

Il poussa un soupir de soulagement. Inutile de la renvoyer, Dieu merci ! Elisabeth était, décidément, une femme de chambre en or. Il était convaincu que jamais un seul mot, un seul geste de sa part ne viendraient lui rappeler que leurs relations s'étaient, pour un temps bref, écartées des rapports de maître à domestique. Richard Harenger nageait dans le bonheur.